

## Les Russes au Spitzberg avant Barents

Cyrille Jauksch Orlovski

Volume 15, numéro 36, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020991ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020991ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Orlovski, C. J. (1971). Les Russes au Spitzberg avant Barents. *Cahiers de géographie du Québec*, 15(36), 580-587. <https://doi.org/10.7202/020991ar>

## LES RUSSES AU SPITZBERG AVANT BARENTS

La poussée russe vers le nord commença aux alentours du Xe siècle. Plusieurs raisons sont à l'origine de ce mouvement. Pour n'en évoquer que quelques unes, on pourrait citer: l'opposition à la nouvelle religion (les Slaves orientaux furent christianisés en 988), le désir de vivre en paix à l'écart des guerres intestines et l'espoir de faire fortune dans ces régions si riches en gibier et en poisson dont parlaient tant de récits fantastiques.

Bien que nous ne possédions pas de descriptions des premiers voyages russes (slaves) dans la Mer de Barents au Xe et XIe siècle, nous pouvons supposer que les Slaves exploitaient déjà au moins la partie sud de cette mer à la dite époque. Yaroslav le Sage (1015-1054) n'a-t-il pas conclu un traité avec le roi de Norvège Olaf, traité qui fixa la frontière entre ces deux pays sur le Lutenfjord (près de Tromsø). La mort de Yaroslav déclencha une guerre au sujet de cette frontière<sup>1</sup>. D'après le traité de 1323 entre le prince novgorodien Youri Danilovitch avec les Suédois, la frontière entre les possessions de Novgorod la Grande et les Suédois passa près du Varangerfjord. Nous connaissons des incursions carelo-slaves en Norvège septentrionale de 1316 et 1326<sup>2</sup>. Depuis l'an 1200 déjà, les Norvégiens étaient obligés de maintenir une garde frontière maritime permanente pour se protéger contre les attaques de ce genre<sup>3</sup>. Tout ceci nous confirme que les ancêtres des Russes étaient familiers avec la navigation dans la Mer de Barents depuis des temps très reculés. Les Novgorodiens avaient l'avantage sur les autres nouveaux venus dans le nord et ils s'adaptaient plus facilement aux nouvelles conditions de vie. Ils avaient déjà l'habitude de naviguer sur les fleuves et les grands lacs du nord. Ce sont probablement eux qui ont créé un nouveau type de bateau pouvant prendre la mer et naviguer dans les glaces.

Pour les Pomores (les habitants des rives de la Mer Blanche et la Mer de Barents), la mer représentait la source essentielle de leur existence. Les rudes conditions climatiques ne permettant aucune agriculture, les produits de la chasse et de la pêche devaient leur servir d'objets d'échange contre les denrées indispensables. La chasse aux phoques et aux morses (dont les défenses se vendaient en Europe plus cher que l'ivoire) poussait les Pomores de plus en plus loin. Il est probable qu'ils suivirent la lisière de la banquise qui, en été, s'éloigne vers le nord et vers l'est. Au retour de leurs voyages, ils racontaient leurs exploits, ce qui incitait les autres à les

---

<sup>1</sup> SIDENSNER, A., *Opisaniye Murmanskogo poberezhia*, 1909, p. 74.

<sup>2</sup> LEBEDEV, D.M., *Otcherki po istorii geografii Rossii XV i XVI Vekov*, Moscou, 1956, p. 14.

<sup>3</sup> ZOUBOV, N., *Otetchestvennyie moreplavatel i issledovatel morei i okeanov*, Moscou, 1954, p. 13.

suivre. En passant par la Nouvelle Zemble (qui s'appelait en russe à l'époque *Matitsa* ou *Matka*) l'île de l'Ours et l'île de Hope (en russe *Piatigor*), ils ont certainement atteint les côtes sud-est du Spitzberg, que les Russes appelaient *Groumant*, *Groundan*, *Grount*, *Terre de Grounland*, *Grount Landia*, *Grountland*, etc.). L'île d'Edge s'appelait alors en russe *Malyi Beroun* et le détroit *Hinlopen-Vaigatch*. Ayant constaté que le début du printemps est l'époque la plus favorable pour la chasse aux phoques, les Pomores installèrent des camps d'hivernage aux endroits propices. Cela devint tellement une habitude qu'un cap du Isfjord, p.ex., au sud du Spitzberg a conservé jusqu'à nos jours le nom de *Starostine* en souvenir du Pomore qui y a passé 32 hivers.

Dans la famille des Starostine il existe une tradition orale qui rapporte les visites fréquentes de leurs ancêtres à Groumant (Spitzberg), bien avant la fondation du monastère de Solovets, c'est-à-dire avant 1435, donc plus de 160 ans avant la découverte du Spitzberg par Barents<sup>4</sup>. Les chasseurs qui partaient régulièrement pour le Spitzberg (Groumant) furent appelés les « Groumanlanes » et leurs exploits se reflètent dans le folklore de la Russie septentrionale, folklore qui s'est conservé jusqu'à nos jours<sup>5</sup>. Le nom de Groumant s'est maintenu dans le langage courant des Pomores pendant des siècles après Barents. En 1871 encore, Anton Starostine parlait, dans une pétition au tsar Alexandre II, de Groumant comme synonyme de Spitzberg<sup>6</sup>.

Selon toute probabilité, les Pomores, qui avaient des relations commerciales très étroites avec les Scandinaves, ont appris d'eux qu'à l'ouest de la Scandinavie il existait un pays de montagnes et de glaciers du nom de Groenland. Ainsi, à la vue des montagnes et des glaciers du Spitzberg, furent-ils persuadés d'avoir atteint le Groenland. Il ne fait pas de doute que les Scandinaves apprirent à leur tour la « découverte russe ». Cette hypothèse trouve une confirmation indirecte dans plusieurs sources. Il y a d'abord une communication de Louis Munk, gouverneur de Norvège, au roi du Danemark Frédéric II. Dans cette communication Munk fait savoir au roi que quelques citadins de Trondheim (ou Munk a séjourné de 1574 à 1576) ont fait connaissance à Vardö avec un timonier russe Paul Nichetz (« en Rydtske Styrrermand ved Naffen Paulus Nichetz ») habitant à Mallues (désignation norvégienne de l'agglomération russe de Kola, *C.J.O.*) qui partait habituellement chaque année autour de la Saint-Bartholomé vers le

<sup>4</sup> ZOUBOV, N., *op. cit.*, p. 20.

<sup>5</sup> BORODINA-MOROZOVA, E., « Skazaniye o Grumante », *Sever*, Almanakh, Arkhangel'sk, 1947, n° 9, p. 173-179.

CHERGUINE, B., *Zapetchatlennaya slava*, Moscou, 1967.

KHARITONOV, A., « Arkhangel'skie promychlenniki na Grumante (Spitsbergene) », *Otetchestvennye zapiski*, 1849, vol. 66.

OGORODNIKOV, S., « Russkiye na Spitsbergene 1747-1748 gg. », *Russkaya starina*, 1889, n° 6.

<sup>6</sup> OBROUTCHEV, S., *Russkiye pomory na Spitsbergene*, Moscou, 1964, p. 109.

Groenland et qu'il pouvait, contre une certaine rémunération, donner des renseignements au sujet de ce pays ou, s'il le faut, y conduire. Nous n'avons pas l'original de cette communication, mais nous connaissons la réponse du roi Frédéric II en date du 11 mars 1576 qui se réfère aux données ci-dessus, invite Munk à constater l'ordre de grandeur des dépenses nécessaires pour une telle expédition et le prie de s'informer s'il y a à Trondheim des personnes susceptibles de prêter leurs bateaux afin que cette expédition puisse avoir lieu à l'automne de l'année 1576<sup>7</sup>. Dans le commentaire de Pingel au sujet de cette lettre, nous trouvons une confirmation que sous Groenland il faut comprendre Spitzberg puisque les Russes s'y rendaient depuis longtemps et qu'ils l'appelaient *Groumant*<sup>8</sup>. Il est certain que le but des voyages réguliers de Paul Nichetz fut la chasse. Or, les côtes de Spitzberg-Groumant sont excellentes pour la chasse, tandis que celles du Groenland ne s'y prêtent pas à cause de la banquise.

La lettre de Frédéric II, écrite 20 ans avant Barents, nous démontre que les Russes se rendaient chaque année dans les eaux d'un pays que les habitants de la Norvège septentrionale considéraient comme étant le Groenland. D'ailleurs, un des compagnons de Barents, Theunisz Claesz, raconte qu'ils ont trouvé près des côtes du Spitzberg des morses sans têtes et quelques baleines tuées : « We were astonished seeing these walruses without their heads as the Russians use to make train-oil out of the fat . . . ». Il est permis de supposer que ces bêtes mortes étaient victimes de chasseurs russes<sup>9</sup>. En 1553, le capitaine anglais Barrow rencontra dans la Mer de Barents des chasseurs pomores. Il écrit qu'ils étaient « des bons marins et navigateurs hardis et que leurs bateaux ayant jusqu'à trente hommes d'équipage étaient plus rapides que ceux des Anglais ». Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle il y avait jusqu'à 7 500 bateaux russes sur les côtes de la presqu'île de Kola totalisant environ 30 000 marins-chasseurs<sup>10</sup>. Plusieurs sources historiques russes nous confirment que des agglomérations de pêcheurs russes existaient sur la côte septentrionale de cette presqu'île depuis les années 30 du XVI<sup>e</sup> siècle.

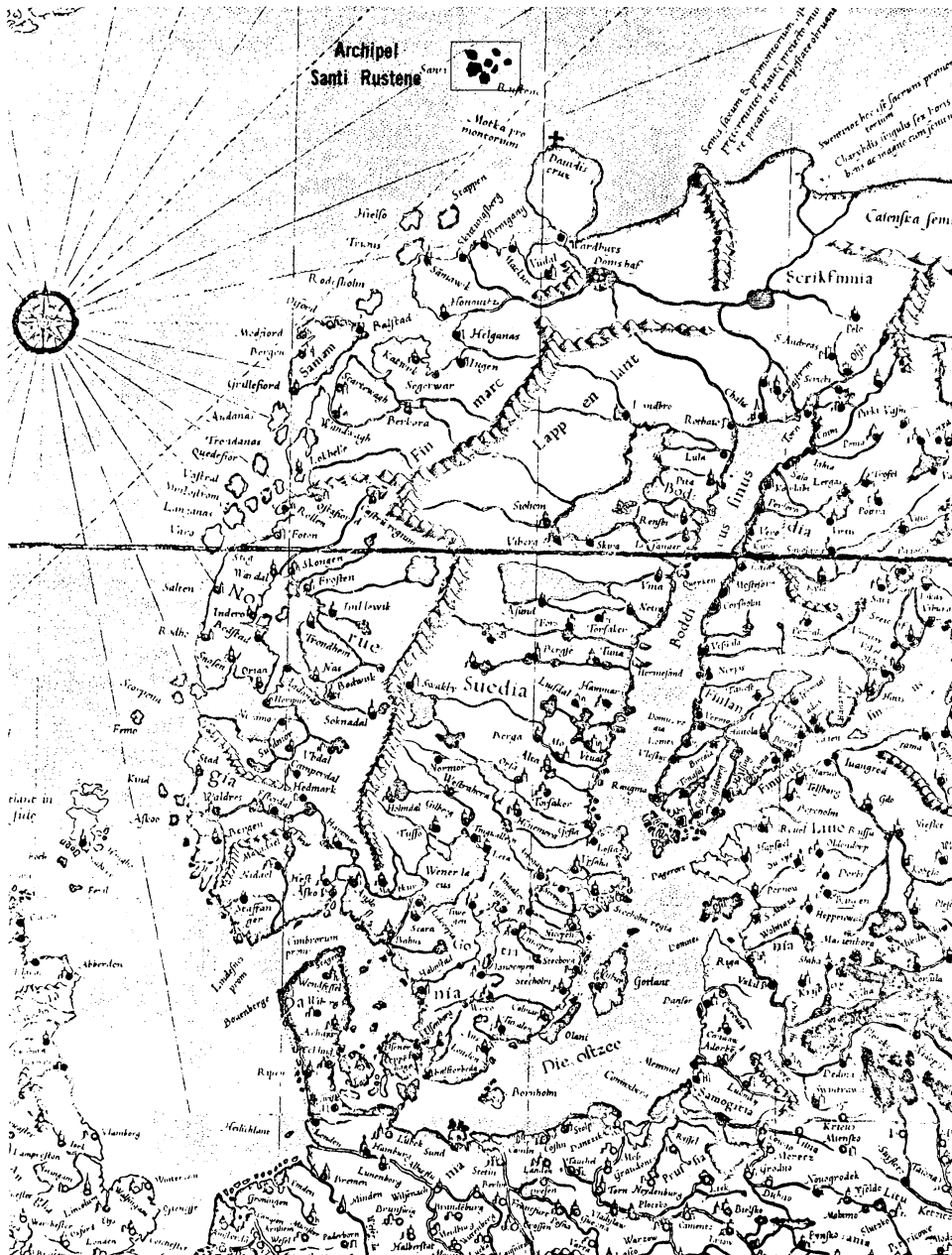
Un autre appui à notre hypothèse est apporté par la carte du monde de Mercator de l'année 1569 (donc 27 ans avant Barents). Les îles *Santi Rustene* (Saints Russes) ne peuvent être autre chose que le Spitzberg (figure 1). Mais on doit accorder une attention toute particulière à la lettre que le docteur allemand Jérôme Münzer adressa à Jean II, roi du Portugal. Cette lettre

<sup>7</sup> STAVNITSER, M., *Russkiye na Spitsbergene*, Moscou, 1948, p. 12.

<sup>8</sup> PINGEL, C., Om de vigtigste Reiser som i nyere Tider ere foretagne fra Danmark og Norge forigjem at opsøde det tabte Grønland og at undersøge det gjenfundne. (1845). Cité d'après Obroutchev, *op. cit.*, p. 111.

<sup>9</sup> WIEDER, F., *The Dutch discovery and mapping of Spitsbergen (1596-1829)*, The Hague, 1919, p. 19.

<sup>10</sup> MAVRODINE, V.V., « Russkove poliarnoye morekhodstvo i otkrytiya russkikh pomorov na severe Evropy s drevneichykh vremen i do XVII veka », *Voprosy istorii*, n° 8, 1954, p. 101.



Fragment de la carte du Monde de Gérard Mercator (1569) reproduite avec la permission du Maritiem Museum « Prins Hendrick », Rotterdam.

Figure 1 L'archipel Santi Rustene sur la carte du Monde de Mercator (1569)

porte la date du 14 juillet 1493 <sup>11</sup>. Jérôme Münzer (Monetarius) <sup>12</sup> était un médecin et cosmographe bien connu de son temps. Collaborateur de Schedel lors de la préparation de sa célèbre « Chronique » <sup>13</sup> et ami de Martin Behaim <sup>14</sup> (dont le globe terrestre de 1492 est parvenu jusqu'à nous), il expose dans cette lettre les avantages d'une expédition en Chine par l'océan Atlantique. Cette lettre, écrite (ou datée) quatre mois après le retour de Christophe Colomb de son premier voyage en Amérique a provoqué des polémiques quant aux buts que poursuivait son auteur. Nous ne nous attarderons pas sur cette question puisque toutes les hypothèses à ce sujet sortent du cadre de notre article et concernent plutôt la politique européenne du XVe siècle. Ce qui nous intéresse cependant, c'est le passage suivant de sa lettre :

« Déjà te louent comme grand prince, Allemands, Italiens, Ruthènes, Polonais, et les Scythes, qui demeurent sous l'étoile aride du pôle arctique, ainsi que le grand-duc de Moscovie, et il n'y a pas bien des années que, sous la sécheresse de la dite étoile, fut nouvellement découverte la grande île de Grulanda, qui a 300 lieues de côtes, dans laquelle il y a une grande colonie sous la seigneurie du dit grand-duc » <sup>15</sup>.

Vu que Münzer (1437-1508) était un des cosmographes les plus fameux de son époque, ses propos ont une très grande valeur historique puisque nous y trouvons une indication très nette quant à la date approximative de la découverte du Spitzberg, à savoir les années 80 du XVe siècle.

On pourrait rappeler ici que les relations avec les colonies scandinaves du Groenland fondées en 982 par Eric le Rouge ont été interrompues au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, et les voies qui y menaient oubliées. Les nombreuses tentatives faites au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle pour les retrouver demeurèrent vaines, mais les traditions scandinaves continuaient d'en parler. Bien que Martin Frobisher accosta à la pointe sud du Groenland le 20 juin 1578, le roi Frédéric II du Danemark continuait à équiper des expéditions pour sa découverte (1579 et 1581). Pendant tout ce temps prédominait l'opinion selon laquelle le Spitzberg serait une partie du Groenland dont les limites septentrionales sont restées inconnues jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Même William Barents, qui donna le nom de Spitzberg à cet archipel, partageait cette opinion, ce que confirme son journal de bord. De Veer, un participant de l'expédition de Barents, rapporte que les Hollandais, ayant découvert le 9 juin 1596 l'île

<sup>11</sup> VIGNAUD, H., *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, Vol. II, Paris, 1911, p. 620-625.

<sup>12</sup> FISCHER, J., « Der Nürnberger Arzt Dr. Hieronymus Münzer (gest. 1508) aus Feldkirch als Mensch und Gelehrter », *Stimmen der Zeit*, Bd. 96, Freiburg im Br., 1919.

<sup>13</sup> SCHEDEL, H., *Das Buch der Chroniken und Geschichten*, Nürnberg, 1493.

<sup>14</sup> HUMBOLDT, A., *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau Continent et des progrès de l'astronomie nautique au XVe et XVIe siècles*, Paris, 1814-34.

GHILLANY, F.W., *Geschichte des Seefahrers Martin Behaim*, 1853.

RAVENSTEIN, E.G., *Martin Behaim. His life and globe*, London, 1908.

<sup>15</sup> VIGNAUD, H., *op. cit.*

de l'Ours, continuèrent leur voyage vers le nord et aperçurent le 17 juin une terre inconnue. Ils suivirent sa côte jusqu'au 80° degré de latitude nord, mirent pied à terre et retournèrent ensuite vers le sud, persuadés d'avoir visité le Groenland (« ... une terre, que nous considérons comme étant le Groenland ») <sup>16</sup>.

Le Spitzberg fut appelé *Groenland* sur les cartes d'Edge en 1625, de Fox en 1635, de Moll en 1727 et 1760, et sur beaucoup d'autres. La carte du fameux explorateur anglais William Scorebsy de 1820 offre un intérêt particulier puisqu'on y trouve à l'endroit de l'archipel l'inscription *Groenland oriental ou Spitzberg*. C'est à partir de ce moment seulement que la cartographie européenne fait une distinction entre Groenland et Spitzberg. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de trouver toutes les variantes possibles du nom *Groenland* pour désigner le Spitzberg (Obrutchev en a relevé environ 90) <sup>17</sup>. Même dans la fameuse lettre de Münzer nous trouvons le terme *Grulanda*, comme nous avons pu le constater.

Mais où Münzer a-t-il puisé la nouvelle de cette grande découverte russe ? Il est probable qu'ayant de grandes connaissances dans le domaine de la cosmographie, il ne pouvait pas ne pas s'intéresser aux résultats des géographes russes. Il a pu obtenir cette nouvelle de première source, c'est-à-dire d'un Russe chargé d'une mission diplomatique à l'étranger. Depuis le mariage d'Ivan III avec la princesse byzantine Sophie Paléologue en 1472, les voyages des Russes à l'étranger devinrent chose courante. En outre beaucoup de villes allemandes avaient des relations avec la Moscovie. Déjà en 1486 un envoyé spécial de l'empereur Frédéric III, Nicolas Poppel, se rendit en Russie. En revenant en Allemagne en 1487, il rencontra l'empereur au Reichstag à Nuremberg et lui présenta un rapport détaillé sur la Moscovie <sup>18</sup>. En 1491, Maximilien 1<sup>er</sup> recevait (aussi à Nuremberg) l'ambassadeur russe Basile Koulechine. Si nous rappelons ici qu'en 1478 Ivan III a annexé Novgorod la Grande avec ses immenses possessions dans le nord, il est bien possible que des informations sur les territoires et les mers septentrionales aient pu facilement parvenir en Europe occidentale par des canaux diplomatiques. Dans bien des cas, les envoyés préféraient des voyages maritimes. En 1494, par exemple, les ambassadeurs russes auprès du roi de Danemark Dimitri Zaicev et Dimitri Larev le Grec ne retournèrent pas en Russie par la mer Baltique à cause des hostilités avec la Suède, mais contournèrent plutôt la Scandinavie. En 1496, l'ambassadeur du grand prince moscovite, Grigori Istoma, partit pour le Danemark (avec 4 bateaux) de la Mer Blanche (Arkhangelsk) tout en longeant les côtes scandinaves jusqu'au Trondheim.

<sup>16</sup> DE VEER (FER), G., *Plavaniya Barentsa (Diarium nauticum)* (1594-1597), traduction du latin, Moscou - Leningrad, 1936, p. 130.

WIEDER, F., *op. cit.*, p. 12.

<sup>17</sup> OBROUTCHEV, S., *op. cit.*, p. 126.

<sup>18</sup> FISCHER, J., « Die Entdeckung Russlands durch Nikolaus Poppel in den Jahren 1486-1489 », *Stimmen der Zeit*, Bd. 89, Freiburg im Br. 1915.

Zoubov est d'avis que ces voyages purent être réalisés seulement parce qu'il s'agissait ici des routes déjà connues des commerçants et des chasseurs russes.<sup>19</sup>

Un passage dans la lettre de Münzer attire l'attention. Selon ce géographe l'île aurait « 300 lieues de côtes », ce qui donne environ 1 800 km — une lieue portugaise avait 5 920 mètres en 1480. Une telle exagération peut avoir différentes raisons. Münzer peut d'abord avoir mal interprété la nouvelle de cette découverte : les Pomores calculaient généralement les distances en journées de marche de bateau, rarement en verstes (1,067 km). En 24 heures, 300 km étaient considérés comme une « bonne marche », jusqu'à 250 km — « normale », et jusqu'à 150 km — « lente ». Münzer a pu exagérer les dimensions de cette terre afin d'intéresser davantage Jean II à l'organisation d'une expédition dans ces eaux. L'histoire connaît des cas nombreux d'exagérations semblables. Münzer exagère aussi la population de l'île. Voulait-il montrer par là la richesse de cette terre et donner le goût de l'explorer ? Peut-être. Cependant, il ne faut pas écarter la possibilité que Münzer ait calculé la longueur de la côte en tenant compte des fjords et des baies multiples. Vu que l'île principale a une longueur de 400 km, le chiffre avancé pourrait se rapprocher de la réalité.

Malheureusement, nous ne possédons pas de données exactes au sujet de voyages russes au Spitzberg au XV<sup>e</sup> siècle. Cependant, les traditions orales en parlent depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, les Pomores érigeaient des tas de pierres (en russe : *gourii*) aux endroits propices et des croix énormes comme signaux de navigation. La barre horizontale pointait toujours exactement est-ouest (sans tenir compte de la déviation du compas). Des « règlements maritimes » étaient transmis de bouche à oreille, aussi bien que des indications sur la construction de bateaux pouvant naviguer dans des glaces. Un langage marin professionnel existe sur les côtes de la Mer Blanche et la Mer de Barents depuis le XV<sup>e</sup> siècle au plus tard.

Nous n'avons pas non plus, jusqu'à présent, de preuves archéologiques démontrant l'existence d'habitations à cet endroit, ni d'échantillons de culture matérielle du Spitzberg au XV<sup>e</sup> ou au XVI<sup>e</sup> siècle. Bien sûr, on a fait très peu d'études archéologiques et il est possible que des constructions anciennes aient été détruites par des explorateurs venus plus tard, ou par des intempéries. Un savant norvégien rapporte, par exemple, qu'en 1827 il existait sur la côte sud-est un camp russe composé de deux maisons et de quelques autres constructions. 31 ans après, un visiteur anglais ne trouva qu'une seule maison, le reste ayant été détruit<sup>20</sup>. Les bâtisses plus anciennes ont-elles subi le même sort ? Ainsi, l'absence de preuves matérielles ne peut être considérée comme une confirmation de l'impossibilité des visites russes au Spitzberg.

<sup>19</sup> ZOUBOV, N., *op. cit.*, p. 27.

<sup>20</sup> FROUMKINE, P., « K istorii otkrytiya Spitsbergena », *Letopis severa*, Moscou, 1957, p. 47.



L'analyse des conditions des glaces pourrait cependant appuyer l'hypothèse de la découverte du Spitzberg par les Russes au XV<sup>e</sup> siècle. Nous savons que c'est justement de ces conditions que dépend souvent la possibilité d'atteindre telle ou telle région arctique. Or, on sait que les conditions des glaces sont devenues moins favorables dans le courant du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, de telle façon que toutes les relations avec le Groenland furent rompues, ce qui a certainement contribué à l'extinction des colonies normandes, comme il a été mentionné plus haut. Bien que nous ne possédions pas de données exactes quant aux conditions des glaces à l'époque qui nous intéresse, nous avons cependant le résultat de recherches faites par Lauge Koch. Ce dernier confirme que les conditions des glaces le long des côtes orientales du Groenland se sont beaucoup améliorées dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle par rapport aux siècles précédents. La situation était semblable vers 1570-1580 <sup>21</sup>. C'est à cette époque que le timonier Paul Nichetz <sup>22</sup> faisait ses voyages réguliers vers le Groumant.

En comparant toutes les données mentionnées plus haut, il est possible de parler de conditions favorables à une découverte russe de cet archipel et de la placer dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle au plus tard. Parmi ces données, la lettre du cosmographe de Nuremberg Jérôme Münzer, du 14 juillet 1493, détient une place de choix puisqu'elle a été écrite 103 ans avant l'expédition de Barents.

Cyrille JAUKSCH-ORLOVSKI  
*Faculté des Lettres*  
*Université Laval*

---

<sup>21</sup> KOCH, L., *The East Greenland Ice*, Copenhagen, 1945.

<sup>22</sup> FILIPPOV, A., a publié en 1901 la première traduction russe de la lettre de Frédéric II où il rappelle Paul Nichetz Nikititch, voir *Literaturnyi vestnik*, vol. 4, p. 441.